

## De la grandeur

### *La question du regard en Allemagne*

Cette réflexion m'a été inspirée par une visite des salles dédiées à l'Afrique au sein du Humboldt-Forum de Berlin. Précisons que j'eus le privilège de les visiter alors qu'elles n'avaient pas encore ouvert leurs portes au public et n'étaient qu'en cours d'installation. Ajoutons que je ne suis pas une spécialiste de l'Allemagne. Ma connaissance du pays reste à parfaire, mais cela ne devrait pas influencer beaucoup sur le fond de mon propos. La présentation des collections africaines du Humboldt-Forum a suscité en moi une interrogation quant au regard posé sur les Afro-Allemands, amenés eux aussi à visiter ce musée. La grandeur, le prestige du pays détenant toutes ces pièces que bien des Africains subsahariens ne verront jamais de leurs yeux, rejaillit-il, peut-il rejaillir sur les Allemands d'ascendance subsaharienne ? Pour répondre à cette simple question, il m'a fallu entreprendre le parcours qui suit.

L.M.

*Around here it isn't proper to denigrate a person openly. But that's easy to get around, since built right into the color symbolism is a subliminal denigration of Blacks, which is in this way all the more effective.*

*Given the black-white matrix in people's minds – you are placed on the nonwhite side and you are classified as an “also-person.” After all, Blacks are “also” people... Ces lignes tirées de « What makes me so different in the eyes of others? », par Ellen Wiedenroth dans *Showing Our Colors, Afro-German Women Speak Out*<sup>1</sup>, intéressent en raison du rappel qu'elles offrent d'une présence afrodescendante en Allemagne et de la nature des relations interraciales dans le pays. Si la traduction en anglais de l'ouvrage paraît aux Etats-Unis en 1992, c'est au milieu de la décennie précédente, en 1986, que le texte original est publié en Allemagne, le pays depuis lequel et auquel il s'adresse principalement.*

---

<sup>1</sup> Pp. 165-166 de l'édition citée ici, The University of Massachusetts Press, 1992.

Quelle importance ce livre pionnier revêt-il dans l'Allemagne du 21<sup>ème</sup> siècle ? Est-il devenu un classique contemporain, un outil de connaissance et de compréhension de soi pour une société sachant se regarder dans le miroir que lui tendent ses catégories marginalisées ? La réponse se trouve en partie dans le fait qu'il ne soit pas traduit en français et que l'édition américaine soit proposée par des presses universitaires. Écrit pour rompre le silence comme l'indique son sous-titre, *Showing Our Colors* n'est apparemment pas devenu un ouvrage grand public, un texte de référence hors des cercles académiques. Cela signifie que, le « dénigrement subliminal » évoqué dans la citation introduisant ce propos est sans doute encore à l'œuvre, que le rejet de l'autre opère de manière inconsciente mais certaine, enracinée dans des représentations et des pratiques discursives anciennes. Cela n'est pas sans conséquences sur la manière dont sont regardées les personnes d'ascendance subsaharienne, celles qui furent négativement racialisées, réduites à leur complexion.

*“I have to assert myself in a society that appears to be neutral but isn't”*, dit Abena Adomako, jeune Afro-Allemande âgée de 23 ans lorsqu'elle témoigne dans l'ouvrage. Cette déclaration révèle l'existence d'un fossé entre les apparences et la réalité, mettant l'accent sur les difficultés auxquelles furent confrontés les Allemands d'ascendance subsaharienne dans un environnement n'ayant prévu de place pour eux que dans l'évitement et le silence. Mais la présence de ces corps dérangeants bien que peu nombreux alors dans le paysage allemand, le malaise qu'ils suscitent et l'incapacité de la société à les absorber pour en faire un élément du discours national, tout cela raconte quelque chose. Cela relate une ambition coloniale tardive puis contrariée, un pan mal assimilé de l'histoire du pays qui, sans trouver son espace dans le récit officiel, fut durablement source de douleur et aujourd'hui, vecteur d'embarras.

Chacun le sait, si c'est à Berlin que le partage de l'Afrique entre puissances européennes fut scellé du 15 novembre 1884 au 26 février 1885, l'empire colonial allemand n'eut qu'une courte vie. Si bien que, « Entre 1884 et 1918, la population allemande n'a pas eu le temps de s'habituer à l'existence de

---

<sup>2</sup> May Opitz, Katharina Oguntoye & Dagmar Schultz Ed., *Showing Our Colors, Afro-German Women Speak Out*, The University of Massachusetts Press, 1992, p. 203.

son empire<sup>3</sup>. » De plus, « Les contacts étaient rares au début du 20<sup>ème</sup> siècle, l'empire était jugé peu rentable économiquement et l'Allemagne n'avait pas eu de colonies de peuplement contrairement aux autres puissances. En revanche, la perte de cet empire causa un choc et fut perçue comme une humiliation<sup>4</sup>. » De fait, dans l'espace allemand, les personnes d'ascendance subsaharienne sont longtemps méconnues car on les a peu côtoyées, mais elles incarnent aussi la défaite, voire la déchéance. À l'instar de ses éminents homologues et concurrents anglais, français ou portugais, l'Allemagne nourrit elle aussi des ambitions coloniales – d'abord sur le sol européen même –, un rêve de grandeur qui la conduisit d'Afrique en Océanie. Pour comprendre comment ce désir souvent tenu en échec influença le regard porté sur des populations d'origine non-européenne et découvrir la manière dont cela peut s'exprimer de nos jours, sans doute faut-il dire un mot de cette grandeur tant recherchée.

Entendons ici le terme dans son sens social et politique, celui de : gloire, pouvoir et puissance, les trois vocables les plus communément admis comme synonymes de grandeur. Cette acception est celle à laquelle recourent les représentants des Etats chaque fois qu'ils exposent un programme pour leur pays, et ce depuis que les nations se donnent un destin politique. Si les gouvernants formulent cette ambition, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont habités par cette soif de pouvoir qui, à travers l'histoire et les continents, sema des conquérants au palmarès sanglant. Les élites parlent de grandeur car cela touche une corde sensible chez un électorat que ce mot continue de faire rêver, sous toutes les latitudes. On refuse de faire partie des impuissants, des vulnérables, des colonisables. On ne se soucie guère que grandeur, dans son acception politique, ne soit en aucun cas synonyme de noblesse. C'est même souvent l'inverse, les aptitudes à manifester pour pénétrer dans le cercle des grands n'excluant pas le crime. On veut se dire citoyen d'un pays puissant, qui s'impose et en impose dans des domaines jugés importants : les technosciences, l'armement, l'économie, par exemple.

---

<sup>3</sup> Chantal Metzger, « L'empire colonial allemand. Brève histoire – Longue mémoire », *Outre-Mers*, vol. 394-395, no. 1, 2017, pp. 269-301.

<sup>4</sup> Chantal Metzger, *Op. cit.*

La culture fait aussi partie des vecteurs de puissance, et de bien des façons. Sa fonction première est de modeler les imaginaires. En contexte colonial, il faut s'emparer des esprits après avoir soumis les corps, ce que l'on peut l'observer dans toute opération colonisatrice de longue durée. La domination intellectuelle, culturelle, favorise l'adhésion des opprimés à de nombreux aspects du système oppressif, compliquant l'opposition à celui-ci, déplaçant le conflit à l'intérieur même de la psyché des sujets, ce qui amoindrit la possibilité pour eux de s'en libérer. C'est bien pour cette raison que les systèmes coloniaux ne recourent pas uniquement à la violence physique. Sa dimension symbolique est bien plus efficace, beaucoup moins onéreuse. Elle recourt à ce « dénigrement subliminal » dont parle Ellen Wiedenroth. Posséder des objets appartenant aux peuples vaincus et en faire étalage, ce n'est jamais leur rendre hommage mais célébrer sa propre puissance. L'Allemagne ne fait pas exception à cela comme on le verra. Le patrimoine culturel dérobé ou acquis dans le cadre d'échanges inégaux, détourné de son sens et investi de nouvelles significations, sert une invention de l'autre nécessaire à la valorisation de soi. On ne se limite pas à l'imposition d'une langue, par exemple, ce qui est déjà un accomplissement significatif, étant donné le fait que la langue structure la pensée, le mental, forgeant ainsi les identités.

Cette langue que l'on force dans les bouches pour pénétrer les esprits, modifier la vision du monde, sert également à véhiculer des discours souvent construits de toutes pièces et à travers lesquels les colonisés apprendront à s'envisager selon un regard étranger. Les représentations s'élaborent autant à travers les récits qu'à l'aide d'images qu'une légende, même sommaire, accompagne toujours. Les manuels scolaires fournis aux colonisés associent, au langage imposé, une iconographie par laquelle le réel lui-même est réinventé. L'aliénation qui résulte de cette entreprise se caractérise par une vision dépréciative de la culture originelle. Dans le meilleur des cas, elle apparaît alors comme obsolète, périmée, ce qui justifie qu'elle soit abandonnée. Dans le pire des cas, la culture menacée est vue comme néfaste par ceux qui, désormais distants de leurs ancêtres immédiats, méprisent ou craignent ce qui leur fut légué. Il leur faut s'en détacher, manœuvre qui se révèle infructueuse parce que le

monde continue de les associer, voire de les assimiler à ces grands-parents piétinés par l'histoire.

Cette production de représentations négatives ne se limite d'ailleurs pas aux territoires colonisés. Elle se retrouve aussi dans les pays colonisateurs où elle façonne le regard que l'on portera sur les personnes issues d'espaces dominés. May Opitz le monte bien à travers son étude de l'imagerie proposée dans les livres allemands destinés au jeune public après la seconde guerre mondiale<sup>5</sup>. Y compris dans une Allemagne depuis plusieurs décennies privée de colonies, dont la langue ne se put se propager ni se maintenir, salie de plus par la barbarie nazie, il fut considéré comme un impératif de faire valoir sa culture, son identité, son image, au détriment de celles des Africains. Face à ceux-là, il était légitime de procéder de la sorte, on ne s'en priva pas.

Pour qu'une culture donnée se déploie et devienne influente, il ne suffit pas qu'elle soit magnifique, riche en contenu capable d'élever, d'édifier, etc. Il lui faut être portée par une force politique et économique. Il lui faut posséder un arsenal d'outils permettant de tenir en joue quantité d'autres cultures. En fin de compte, ce n'est pas seulement par sa valeur intrinsèque que la culture rayonne. C'est en raison des moyens dont dispose le pays d'où elle émane, du volontarisme dont il fait preuve en la matière, sa quête du fameux *soft power*. Dans ces conditions, le prétendu dialogue des cultures a parfois des allures de cours magistral : les uns dispensent des leçons que les autres doivent écouter, les uns se posent en références que les autres sont supposés adopter. Cela va rarement dans l'autre sens et seules les cultures déjà dominantes semblent communiquer entre elles de manière plus ou moins égale. Mais, dans le fond, elles ont jailli d'une même matrice, sont liées par une histoire ancienne et suivie, partagent des caractères communs, des expériences proches sinon tout à fait similaires. Leurs pays d'origine se sont lancés dans les conquêtes coloniales qui ont transformé le monde d'alors et accouché de celui que nous connaissons.

Les cultures occidentales, puisque c'est de celles-ci qu'il est question, restent prépondérantes. Elles ont forgé le monde actuel, forgé notre réalité

---

<sup>5</sup> May Opitz, « Everyday Racism in Books for Children and Youths », in *Showing Our Colors, Afro-German Women Speak Out*, The University of Massachusetts Press, 1992, pp. 128-133.

contemporaine et, de Shanghai à Singapour, de Pointe noire à Nairobi, les banquiers travaillent selon les mêmes préceptes, roulent dans les mêmes berlines souvent allemandes, s'habillent de la même manière, jusqu'à la teinte du costume. Rien de ce qui caractérise leur quotidien professionnel, une activité à laquelle ils consacrent le plus clair de leur temps, n'est issu de leur culture ancestrale. Il en va ainsi dans tous les domaines ou presque. Nous vivons donc tous sous le régime d'une modernité qui est d'abord une occidentalisation. Quelles que soient les audaces des concurrents de l'Occident sur les plans scientifique, militaire ou économique, il n'en est pas un seul dont la pensée et les méthodes apparaissent comme pleinement désirables en soi. Par exemple, lorsque l'on est un jeune européen d'ascendance maghrébine et que l'on fait le choix de s'établir à Dubaï, c'est pour vivre dans un pays musulman couvert de gratte-ciels entre lesquelles courent des autoroutes convenablement goudronnées. On ne s'établirait pas dans un campement bédouin au milieu du désert. Le triomphe du modèle occidental sur la vie matérielle des peuples du monde ne souffre pas la contestation.

En ce qui concerne les valeurs proclamées du système occidental, les choses paraissent parfois moins tranchées. Loin d'être dû à une résistance acharnée de la part de ceux qui en refuseraient l'hégémonie sur tous les plans, l'échec de l'Occident à imposer ses vues sur certains sujets sociétaux ou politiques a aussi à voir avec la manière dont les Occidentaux ne cessent de ruser avec leurs propres principes. Ceux-ci sont trahis aussitôt que l'occasion se présente, et en particulier, dans les relations avec les autres peuples. Il est peu fréquent de voir les gouvernants occidentaux traînés devant les tribunaux internationaux, quelles que soient leurs responsabilités dans des conflits majeurs ou dans la destruction pure et simple d'Etats. Les disputes territoriales se résolvent rarement en leur défaveur, ils ne sont pas sanctionnés quand ils contreviennent au droit international en la matière, comme on peut le voir dans les dissensions opposant la France à Madagascar à propos des îles Éparses. La démocratie à laquelle on tient dans les pays occidentaux n'empêche pas le commerce avec des régimes autocratiques, l'importation de marchandises fabriquées dans des conditions méprisant l'éthique ou le soutien à des dictatures avérées.

Et la guerre, qui devrait faire horreur à tous au point d'être en soi bannie des relations entre peuples, est une activité presque banale, soumise comme les autres à des lois, y compris celles du marché. En effet, la persistance de conflits armés est lucrative et nécessaire aux marchands d'armes. Parmi ceux-là, bien entendu, les hiérarchies instaurées par l'histoire sont à l'œuvre : en grande partie subordonnée à la force militaire, la grandeur l'est aussi à la capacité de concevoir et de commercialiser les armes les plus efficaces. D'ordinaire, les plus grands, les puissants, furent et restent ceux qui pourraient exterminer les autres. Puisqu'il en est ainsi, on ne peut s'étonner que les imaginaires mondiaux restent encombrés de figures ayant œuvré à la disparition de peuples, de cultures, de mémoires, de savoirs. La mise en relation par la colonisation européenne de grandes régions du monde n'a pas donné lieu à une diffusion égalitaire des récits. Bien au contraire, elle a solidifié des hiérarchies ne permettant pas de valoriser l'apport des uns et des autres à l'expérience humaine globale.

C'est notamment pour cette raison que, dans les sociétés occidentales de notre temps, qui se sont donné un destin multiethnique par leur histoire coloniale, les groupes minoritaires s'en prennent aux monuments érigés à la gloire d'opérateurs de la conquête. Leur exigence de justice mémorielle, de partage de l'espace public et d'éthique de façon générale, ont été très remarquées après l'assassinat de George Floyd, mais elles sont anciennes. La question que posent ces groupes aux sociétés dont ils font partie est celle de la fidélité aux valeurs proclamées – refus des discriminations et du racisme, égalité des droits, etc. –, de la manière dont elles se traduisent dans le quotidien de pays qui semblent encore s'identifier de préférence à des figures conquérantes, de la possibilité de fraterniser en se tenant sur les rives opposées d'une même histoire.

Ces questions se posent de manière plus tonitruante et spectaculaire dans des pays tels que le Royaume-Uni et la France, ceux-ci ayant été des puissances coloniales de grande envergure, sur la longue durée. Ce passé a fait entrer dans le demos de ces vieilles nations une pluralité ethnique issue des territoires qu'elles tinrent autrefois sous leur joug. L'importance des empires coloniaux britanniques et français reste audible dans nombre de pays dont l'anglais ou le français sont les langues officielles. Chacun de ces deux anciens empires coloniaux font face à ces sujets de manière différente, l'avance du Royaume-Uni

étant à maints égards avérée sans que les problèmes cessent pour autant de se poser. En réalité, toute l'Europe de l'Ouest est concernée par cette conversation parfois vive à laquelle l'exhortent ses citoyens d'ascendance non européenne, souvent issus de peuples colonisés.

Les cas allemand se singularise quelque peu. La langue, par exemple, n'est plus parlée que de façon très marginale dans les anciennes colonies, et la plupart du temps, il ne s'agit pas d'un résidu d'influence passée, mais d'une connaissance acquise dans le cadre scolaire. Le rayonnement par la langue et la culture ne semble pas avoir été retenu par l'Allemagne contemporaine comme un outil valide pour son positionnement international. Elle ne renonce pas pour autant à se rendre attrayante, loin de là, mais sa méthode ne repose pas sur ces instruments de séduction que manient bien des pays tels que la France ou les Etats-Unis. Le *soft power* allemand s'appuie avant tout sur la stabilité et la puissance économique. Sous Angela Merkel, entre 2015 et 2017, le pays accueille près d'un million de réfugiés, prenant ainsi la tête du combat pour la défense des droits humains. Plus que cela, la décision aussi tranquille que résolue de la chancelière Merkel à ce moment-là, donne à contempler l'image d'une Allemagne qui aurait une fois pour toutes dépassé ses ombres d'autrefois afin de faire pénétrer le monde une ère de fraternité. En effet, les réfugiés accueillis viennent de pays lointains, sont dépositaires de cultures différentes, et leur ouvrir si grand la porte témoigne d'une confiance dans la capacité de la société à les absorber. Nourrir, loger, soigner, instruire, mais aussi, intégrer et réussir la cohabitation identitaire. L'ouverture à l'autre et la prospérité économique tracent alors les contours d'une forme de grandeur nouvelle, ne dépendant aucunement du *hard power*, la force militaire dont l'Allemagne est privée. Mais cette volonté affichée de fraterniser avec les plus vulnérables rend-elle compte d'un courage similaire pour prendre en charge la présence afro-allemande par exemple ?

La tragédie nazie continuant de marquer ce pays qui a très tôt perdu ses colonies, les suites du passé colonial, les rapports avec les territoires autrefois sous domination allemande et la condition faite aux citoyens d'ascendance subsaharienne sont peu connus à l'étranger. Il peut arriver que l'on entende

évoquer le génocide<sup>6</sup> des Hereros et des Namas par exemple, mais ce sera souvent pour les insérer dans la masse de crimes commis par les Européens de l'Ouest sur les terres dont ils prirent possession. Des Africains jetés dans les camps nazis, on parle rarement, bien que le racisme de ce régime envers les personnes d'ascendance subsaharienne ait laissé des traces dans les mémoires. On a en tête la réaction d'Adolf Hitler face à un Jesse Owens triomphant lors des jeux olympiques de 1936. On connaît le mépris adressé à l'armée française parce qu'elle comprenait des troupes africaines, ce en quoi les nazis voyaient une forme de déchéance volontaire. Ils recevaient de plus comme une injure suprême le fait que des Européens leur opposent des soldats coloniaux, les contraignant ainsi à affronter ceux qu'ils percevaient comme des sous-hommes.

D'ailleurs, les massacres par les Allemands d'Africains enrôlés dans l'armée française se firent sur le mode cynégétique. « Les soldats allemands, qu'ils appartiennent aux unités de la *Wehrmacht* ou de la *Waffen SS*, ont adopté des comportements de chasseurs, assimilant les tirailleurs à des proies<sup>7</sup>. » Et cette éviction du genre humain dont les Africains furent l'objet alla jusqu'au refus de leur donner une sépulture. Durant la campagne de France (mai 1940 – août 1940), l'occupant nazi interdit souvent la mise en terre des dépouilles d'Africains. L'ordre est donné de ne pas leur rendre hommage, à l'inverse de ce qui se pratique pour les soldats français d'origine européenne<sup>8</sup>. Toutefois, si le national-socialisme exacerbe le racisme envers les personnes d'ascendance subsaharienne, il n'en est pas à l'origine. Bien au contraire, il pousse sur un terreau propice, puisque la politique coloniale de l'Allemagne, lorsqu'elle s'exerça, fut marquée par la ségrégation raciale. « L'assimilation des "indigènes", l'égalité des droits ne furent jamais envisagées<sup>9</sup> », on considérait en effet qu'Africains et Allemands appartenaient à deux catégories humaines fondamentalement différentes. Cependant, les circonstances introduisent des

---

<sup>6</sup> Il arrive que l'emploi de ce terme soit contesté, certains ne lui accordant de validité que dans le cas du génocide des juifs d'Europe. Pourtant, l'intention d'éradiquer tout ou partie d'une population en raison de ce qu'elle est, qui caractérise en droit le génocide, fut bien à l'œuvre dans le cas herero.

<sup>7</sup> Julien Fargettas, « *Sind Schwarze da ?* » La chasse aux tirailleurs sénégalais. Aspects cynégétiques de violences de guerre et de violences raciales durant la campagne de France, mai 1940-août 1940 », *Revue historique des armées*, n° 271, 2013, pp. 42-50.

<sup>8</sup> Julien Fargettas, Op. cit.

<sup>9</sup> Martina Nebel, « Les Africains noirs en Allemagne et en France au miroir de l'histoire », *Hommes et migrations*, n°1221, 1999, pp. 93-102.

contradictions dans le système, ce que montrent les cas d'unions entre hommes allemands et femmes subsahariennes.

Les Allemandes étant rarement présentes dans les colonies, les hommes se mettent en ménage avec des Africaines que, la plupart du temps, ils n'épousent pas. Certains le feront tout de même, leurs épouses et leurs enfants se voyant ainsi accorder la nationalité allemande selon les dispositions du *Deutsches Indigenatsgesetz* de 1870. L'accroissement du nombre des naissances d'enfants métis provoque l'interdiction de ces mariages en 1905 et, deux ans plus tard, les unions contractées avant cette date sont frappées de nullité<sup>10</sup>. On le voit, les relations entre Allemands et Africains sont d'emblée marquées par le trouble. Bien sûr, il s'agit là de rapports nécessairement inégalitaires, comme ce fut le cas dans toute situation de type colonial. Lorsque l'on fait dépendre sa grandeur de l'abaissement d'autres humains, il est difficile d'entretenir avec ceux-ci des relations saines. L'Allemagne ne fut pas pire que les autres puissances colonisatrices sur ce point. Leurs différentes politiques connurent ces oscillations entre intimité et rejet, le racisme étant partout la règle.

Ce qu'il s'agit de pointer ici, pour revenir à la situation décrite au début de ce propos, c'est le cheminement historique à l'origine d'une mauvaise prise en compte sur le sol allemand de l'histoire du pays avec l'Afrique et donc, de la présence afro-allemande. Ce dont il faut prendre la mesure, c'est l'histoire dense qui a nourri un inconscient colonial qui doit être examiné en Allemagne comme ailleurs. L'univers de la colonie, bien que distant, ne manqua jamais de faire irruption dans le quotidien de la métropole, y produisant des situations particulières. Sous le règne de Guillaume II (1888-1918), quelques-uns parmi les rares immigrés africains en Allemagne ont la possibilité de se faire naturaliser. Cependant, le fait d'épouser des femmes allemandes leur interdit définitivement le retour dans leur pays natal où ces unions restent proscrites. Les choses se compliquent encore davantage sous le régime national-socialiste, comme on peut l'imaginer.

La période nazie, de 1933 à 1945, compte des milliers d'Afro-Allemands. Peu à peu, les relations sexuelles avec les Blancs leur sont interdites. Quand elles

---

<sup>10</sup> Martina Nebel, Op. cit.

ont lieu, le national-socialisme les présente comme des viols ou des actes de prostitution<sup>11</sup>. Souvent exclus du système scolaire, ils se voient en outre interdire l'exercice de certains métiers<sup>12</sup>. Cette discrimination féroce concourt à l'effacement de la présence afro-allemande, à sa mise au secret. La disparition n'est pas physique en tant que telle, en dépit de l'expédition dans les camps de concentration. Comme dans d'autres pays européens, c'est dans la solitude que les Afro-Allemands feront l'expérience de leur différence, rencontreront les images négatives de leurs livres d'enfants, entendront les chansons péjoratives sur les Noirs, etc. Ils ne connaîtront pas le soutien d'une communauté, grandiront sans figures référentielles positives.

Même en se consacrant seulement à ce sujet, il est impossible, en un seul article, d'aborder les péripéties émaillant l'histoire afro-allemande. Plus riche et complexe qu'il n'y paraît car elle concerne aussi des personnes ayant eu des parents Africains Américains et des immigrants originaires de pays non colonisés par l'Allemagne, l'expérience afro-allemande existe, c'est ce qu'il faut souligner. La question est de savoir comment cette présence qui tente de se faire connaître de manière active depuis les années 1980 avec des figures telles que May Opitz – dont le nom de plume fut May Ayim – ou son aînée Ika Hügel-Marshall, influe sur l'élaboration par le pays de son récit post-colonial et multiracial, la race devant être comprise ici au sens social. La recherche par l'Allemagne d'une forme de grandeur non militaire se limite-t-elle aux performances économiques ? Les orientations sociétales et notamment le sort fait aux catégories négativement racialisées n'importe-t-il pas pour se donner un visage fraternel et apaisé ?

L'Allemagne est encore perçue comme un pays dominateur par ses pairs au sein de l'Union européenne. Le moindre désaccord avec elle fait fuser le nom de Bismarck quand ce n'est pas celui d'Hitler. À l'heure où les nouvelles technologies de la communication font circuler l'information à la vitesse de l'éclair, les critiques visant Berlin sont entendues, y compris dans cette Afrique subsaharienne où l'Allemagne elle aussi souhaite se faire une place et la consolider. Comme nombre de ses homologues européens, et bien qu'ayant

---

<sup>11</sup> May Opitz, Katharina Oguntoye & Dagmar Schultz Ed., Op. cit., p. 41.

<sup>12</sup> Damian Zane, « Être noir dans l'Allemagne nazie », *BBC News Afrique*, le 27 mai 2019.

perdu ses colonies, vu sa puissance militaire restreinte au strict minimum, l'Allemagne n'a pas renoncé à la violence symbolique. Si le Traité de Versailles (1919) fut vécu par elle comme une humiliation, il ne la contraignit pas à se défaire des objets subsahariens qui remplirent longtemps les collections ethnographiques de ses institutions muséales et sont désormais appelés à des fonctions mal définies au sein du Humboldt-Forum. « En prévoyant le transfert des collections africaines au cœur de la capitale allemande, le projet du Humboldt-Forum de Berlin a propulsé au centre du débat public l'épineuse question du lourd héritage colonial prussien. Cet ambitieux dessein a en effet pour but de présenter face aux collections européennes de l'île des musées les collections africaines, mais aussi asiatiques, américaines et océaniques, exposées jusque-là dans le quartier périphérique de Dahlem et de faire de ce nouveau musée l'un des foyers de rayonnement des cultures extra-européennes<sup>13</sup>. »

On notera que les cultures du monde n'incluent pas celles de l'Europe, et que sa propension à se placer hors de l'espace commun persiste ici. Ce monde auquel l'Europe n'est pas mêlée est celui qu'elle envahit et brutalisa jadis, il est impossible de ne pas le remarquer. Le simple énoncé des territoires concernés fait apparaître les peuples terrassés en Afrique, en Asie, aux Amériques, en Océanie. Certains ont disparu. On notera également que l'Égypte, pour ne citer qu'elle, ne fait pas partie de ce qui est considéré comme représentant l'Afrique, continent sur lequel elle se trouve depuis des millénaires et sans aucun doute possible. En cette absence aussi, il faut lire un discours. Parce que l'Égypte antique suscita l'admiration d'une Europe qui s'abreuva souvent à sa source, il n'est pas question de la loger dans l'espace dévolu aux cultures subalternes de l'Afrique telle que construite par les imaginaires coloniaux. Que l'on soit au 21<sup>ème</sup> siècle n'y change pas grand-chose.

La manière dont sont exposés la plupart des artefacts subsahariens à découvrir au Humboldt-Forum frappe d'infériorité les peuples qui les ont créés. C'est ainsi qu'ils sont perçus encore aujourd'hui, puisque leurs productions ne sont pas présentées dans le souci de faire connaître les peuples les ayant conçus.

---

<sup>13</sup> Hélène Ivanoff, « Allemagne-Afrique : de l'art spolié à l'héritage colonial partagé ? », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 217, n° 3, 2016, pp. 198-207.

Chaque vitrine valorise le collecteur des pièces, ses centres d'intérêts, ses voyages plus ou moins nombreux au cœur des ténèbres. Selon la capacité de l'individu à rassembler des éléments issus de cultures diverses, on peut se trouver devant un bric-à-brac d'objets impossibles à relier les uns aux autres. Les artefacts abondent, certains sont d'une valeur exceptionnelle, mais l'Afrique s'absente du lieu. Ce que l'on y rencontre, c'est le trouble : une sorte de désordre intérieur qui doit encore habiter une nation à l'histoire particulière et qui ignore, dans le fond, comment cheminer vers les autres.

Approcher les autres quand ceux-ci sont Africains et que l'on est un pays européen de l'Ouest – de ceux qui se partagèrent un continent sans en consulter les habitants –, c'est d'abord les trouver en soi, là où une histoire réduite au silence les a logés. S'il était venu à l'esprit des responsables du Humboldt-Forum que les collections africaines seraient vues par des Allemands d'ascendance subsaharienne, sans doute auraient-ils pensé différemment l'aménagement des lieux. Sans doute auraient-ils vu l'importance du discours, de l'éclairage verbal devant accompagner les œuvres. De jeunes Afro-Allemands viendront dans ces salles avec leurs parents, leurs camarades d'école. Certains, adolescents ou jeunes adultes, s'y rendront seuls. Ils n'apprendront rien de l'Afrique, mais entendront l'Allemagne se raconter à elle-même une histoire impossible à comprendre en 2021. Ils ne verront pas l'Afrique, mais un regard posé sur elle qui leur fait également injure. Le fait que des artistes africains contemporains soient de temps en temps invités à présenter leurs créations ne remédie pas au problème mais l'accentue. L'opportunité qui leur est offerte et qu'ils ne peuvent refuser pour la plupart compte tenu des difficultés rencontrées dans l'exercice de leur métier en Afrique, témoigne de l'asymétrie qui persiste entre les régions du monde liées par la colonisation.

Comme d'autres pays européens concernés par ce problème, l'Allemagne n'est pas toujours à l'aise avec la question brûlante de la restitution des biens culturels. Ce sujet, il importe de le rappeler, dépasse de loin le cas africain subsaharien. De toutes ces autres humanités présentes au Humboldt-Forum, de tous ces autres mondes, les réclamations se sont élevées, qu'il se soit agi d'objets ou de restes humains. C'est que l'Europe de l'Ouest a beaucoup pillé, offensé, profané... Ce qui confère sa particularité au cas de l'Afrique

subsaharienne en la matière, c'est l'ampleur de la spoliation. Les institutions occidentales détentrices de ses œuvres recherchent des stratagèmes divers pour ne pas accéder aux rares exigences de restitution, toutes les pièces n'étant pas réclamées, loin de là. On ne semble pas trouver pertinent d'accéder aux demandes, on louvoie, on consent quelquefois à prêter, à faire circuler. Il paraît évident que ce patrimoine subsaharien – que l'on n'est même pas en mesure d'exposer en totalité tant est conséquent le nombre des œuvres – offre à la grandeur des Européens qui se le sont approprié, une matérialisation dont ils ne pourraient plus se passer. Le reflet d'eux-mêmes que leur offre l'Afrique meurtrie est désormais indispensable à des pays n'envisageant leur grandeur qu'à travers l'assujettissement d'autres.

En ce qui concerne les Afropéens, les Afro-Allemands dans le cas qui nous intéresse, on ne voit pas que ce regard méprisant, cette narration dépréciative, fabriquent des pathologies identitaires nuisibles pour la nation. En continuant de brutaliser la part africaine d'un groupe humain appartenant à l'Allemagne, c'est aussi son rapport à ce pays que l'on contrarie. *After all, Blacks are "also" people...*, dit Ellen Wiedenroth. Ce qu'il faudrait souligner par ailleurs, c'est que les Afro-Allemands sont aussi et parfois avant tout des Allemands. L'histoire de leur pays ne peut évacuer ses épisodes coloniaux. Puisque les collections africaines du Humboldt-Forum et d'autres musées européens chantent la grandeur de ceux qui s'en sont rendus les possesseurs, il faudra composer et entonner à voix haute les couplets afropéens. Se souvenir que les nations d'Europe de l'Ouest abritent en leur sein des groupes humains issus de la violence faite à l'Afrique, dont le quotidien reste marqué par la racialisation négative des Subsahariens et de leurs descendants à travers la planète. Comment le prestige tiré de la détention d'artefacts africains est-il transmis aux Afrodescendants d'Europe ? Cette question devrait occuper les esprits. Quand il en sera ainsi, la grandeur ne pourra conserver son visage actuel. Peut-être ses nouveaux traits auront-ils à voir avec la noblesse.

**Léonora Miano**

*Lomé, le 12 septembre 2021.*

